

# SCULPTURES A SOUHAIT

Regard critique et poétique sur la ville

**Hervé-Armand Bechy**

---

À travers diverses réalisations en France, ses études pour la ville de New York, une série de projets en Saxe-Anhalt et trois nouvelles réalisations dans l'habitat social à Bruxelles, l'artiste Cécile Pitois développe, depuis les années 1990, une réflexion sur la ville et les espaces publics. Ses créations sculpturales intitulées Sculptures à Souhait s'appuient sur un récit inventé, une fiction qui ouvre la voie à l'imaginaire et favorise à la fois une autre lecture des lieux et de nouvelles formes d'appropriation sociale. L'acte artistique qui en découle peut être assimilé à une sorte d'offrande faite à la ville. Cette marque de générosité, ce don, requiert en même temps l'idée de rituel, de partage et d'échange.

## Une démarche pragmatique

Bien que destinées à l'espace public, les Sculptures à Souhait ne sont pas le produit de commandes publiques classiques. Cécile Pitois souligne que c'est d'abord son intérêt pour la ville et les gens, la vie sociale, qui la pousse à concevoir des projets pour l'espace urbain. Agissant de son propre chef, elle choisit elle-même les lieux de ses interventions qui ne sont pas dictés par leur visibilité mais plutôt par leur valeur sociale et symbolique.

Cécile Pitois suit d'abord une démarche intuitive pragmatique qui lui fait arpenter un territoire pour en capter un élément fort, choisir ou déterminer un axe de travail avant d'approfondir, de prolonger ou de conforter ce fil conducteur par une série d'investigations. Elle s'appuie pour cela sur des recherches documentaires, mais aussi sur des rencontres qui lui fournissent l'occasion de glaner des informations sur les lieux, leur histoire et la vie sociale. Peu à peu, à travers les regards croisés des habitants, des éléments apparaissent dont l'importance se révèle à ses yeux.

## La prééminence du récit

Ces démarches sur le terrain et ces recherches accumulées conduisent à l'élaboration d'un récit qui emprunte à la réalité locale mais qui reste au demeurant une fiction, une construction totalement inventée. Cécile Pitois part le plus souvent d'une petite histoire du lieu, qui pourrait être un fait divers. Le fait est anecdote, il serait presque banal. Le récit est le moyen par lequel l'artiste approche la réalité d'un lieu et évoque ses transformations. Il dit donc quelque chose du passé, de l'histoire récente et de notre présent. Mais il sert aussi et surtout de prétexte à l'élaboration d'une histoire de portée plus générale et universelle qui induit le plus souvent un questionnement, lequel est une façon d'impliquer les gens dans la réalité contemporaine.

Ce récit, qui se veut concis, simple et ordinaire, est construit comme un conte, une fable ou une légende. C'est le moyen par lequel l'artiste parle du lieu en s'adressant aux gens. « Il était une fois » ou « un jour... » constitue son point de départ. Cette intemporalité est voulue. Le récit tente de fournir une explication globale en utilisant des faits ou des événements inscrits dans la réalité locale et fait intervenir des éléments magiques ou féériques. Il a en cela toutes les caractéristiques des mythes qui, selon la définition qu'en donne Claude Lévi-Strauss, sont « des histoires par le moyen desquelles une société essaie de comprendre comment elle est faite, la raison pour laquelle les choses sont comme elles sont ». Le mythe est rassembleur parce qu'il n'appartient à personne et que tout le monde peut se l'approprier. L'histoire imaginée par l'artiste échappe à toute explication rationnelle, elle n'a pas à faire état de sa véracité. Le récit pourrait être vrai – le doute reste permis – tant il mêle les éléments réels et imaginaires. Il peut même satisfaire à une explication du lieu, de son existence, de sa raison d'être. Mais l'enjeu pour l'artiste est tout autre : il est de stimuler notre imaginaire pour développer nos possibilités d'investissement de l'espace social urbain.

## **Du récit à la sculpture**

Même si le récit occupe une place importante en ce qui concerne l'œuvre elle-même, la réponse n'est pas que mentale. Il s'agit pour l'artiste de matérialiser son travail dans une dimension visuelle qui sera plus ou moins durable, en utilisant différents supports ou différents médias. Le récit est un prétexte, nous l'avons vu. La création plastique est une deuxième étape, pas totalement liée dans la mesure où elle n'est ni la narration, ni l'illustration du récit, mais pas non plus séparée puisque le récit prépare la naissance de l'œuvre sculptée. Alors que ce dernier suit un cours linéaire, les recherches visuelles sont faites de tâtonnements, d'avancées tout autant que de remises en cause et de renoncements.

Cécile Pitois explore plusieurs pistes à la fois et s'interroge en même temps sur la pertinence de chacune d'elles. Ce chemin chaotique est l'itinéraire obligé de tout créateur avant d'engendrer l'alchimie propre à chaque projet. Là, commence une réflexion sur la symbolique de la représentation, l'aspect formel et le choix du matériau ; tout ce qui entre dans le champ du langage et du vocabulaire plastique. Ce passage, en convient l'artiste, est un moment délicat où tout va prendre sens. La matérialisation de l'œuvre peut, en effet, aussi bien en décupler l'impact et atteindre la dimension poétique souhaitée qu'en réduire la portée. L'enjeu est donc de taille. De plus, les créations de Cécile Pitois ne sont pas simplement de nature visuelle, elles sont destinées aussi, et peut-être surtout, à susciter certains modes d'appropriation sociale de l'espace public.

## **La dimension rituelle**

Pour chacune de ses réalisations, l'artiste invite le citoyen à « partager un rituel inspiré par le contexte historique, social et culturel. Cette dimension rituelle implique une double expérience, à la fois personnelle et collective, du moment et du lieu » et offre à chacun une façon de vivre l'espace et de prolonger à sa manière le contenu du récit dont le texte est consigné sur une plaque installée à proximité de la sculpture. Ainsi la sculpture et le texte, mis en correspondance, deviennent-ils indissociables, se rejoignant alors pour former l'œuvre unique. L'appropriation sociale est au cœur du travail artistique développé par Cécile Pitois. Elle affirme même son accomplissement, de telle sorte que la relation sociale vécue des habitants avec la sculpture en devient l'élément essentiel.

Dans cette mise en relation d'une création visuelle avec un récit, qui lui sert de fondement, et d'un rituel qui en est le prolongement s'expriment l'intention artistique et l'originalité de l'œuvre de Cécile Pitois, par ailleurs traversée par des considérations propres à l'histoire de l'art. À une réflexion sur les lieux et les évolutions de la société urbaine, elle associe volontiers des références implicites à l'histoire de la sculpture publique. Ce double niveau de lecture est l'autre pôle d'intérêt de cette œuvre polysémique.

Ces créations dans l'espace public offrent de nouveaux points d'ancrage dans le champ morcelé de la réalité urbaine. Les mythologies urbaines qu'elles font naître donnent à la fois le sentiment d'appartenance des gens à un lieu quelles que soient leur culture, leur histoire et leurs différences et, en même temps, apportent un regard distancié à travers une vision critique et poétique de la ville. Les Sculptures à Souhait contribuent ainsi à générer de nouvelles sociabilités et à construire une nouvelle urbanité.

Hervé-Armand Bechy

Théoricien spécialisé en art public / 2013

# “A New York Artist”

Sharon Zukin

---

Cela peut sembler ironique de qualifier Cécile Pitois d’« artiste newyorkaise », mais une étrangère est rarement arrivée sur les rives américaines en réussissant, sans perdre sa perspective d’« outsider », à regarder au-delà de la mosaïque exotique de la ville pour y trouver une essence tout à la fois universelle et spécifique d’un lieu. L’accomplissement extraordinaire de la démarche artistique de Cécile Pitois est de parvenir à exprimer le *genius loci* des quartiers ordinaires, quoique distincts, de New York par l’intermédiaire d’installations publiques simples de conception mais porteuses d’une multitude de significations nuancées. Le lien entre la conception et le sens est forgé par un rituel. Ici aussi il y a de multiples couches car son travail dans l’espace public repose à la fois sur des processus historiques et des pratiques contemporaines, ainsi que sur des actes individuels et des rêves collectifs. Son travail évoque l’expérience universelle de tous les migrants qui viennent dans cette ville, tout en respectant les pratiques qui ont évolué au sein de communautés locales précises. Contrairement à nombre de visiteurs, Cécile Pitois a traversé l’East River pour se rendre dans les territoires les moins connus de Brooklyn et du Queens. Rejetant l’aspect insulaire des districts « créatifs » les plus connus de la ville, elle a passé son temps dans des habitats sociaux et des communautés de migrants et à étudier les quartiers qui n’ont pas encore été gentrifiés. Là, elle y a trouvé des hommes et des femmes qui s’efforcent de créer des communautés et, ce faisant, de trouver leur place dans cette ville.

## Les lions de Flatbush

Une de mes pièces préférées parmi les projets new-yorkais de Cécile Pitois est un couple de lions qu’elle a conçu pour être installé au croisement visuellement chaotique de deux grandes et larges rues commerçantes de Brooklyn où il y a également beaucoup de circulation : Flatbush et Nostrand Avenues. Il se peut qu’une des raisons pour lesquelles j’ai une prédilection particulière pour cette oeuvre tient au fait que j’enseigne à proximité, au Brooklyn College, et qu’avec la forme sculpturale de ces lions, Cécile Pitois parvient à intégrer la diversité sociale et culturelle de Flatbush, un grand quartier amorphe et principalement résidentiel. Pédalant à travers Flatbush sur sa bicyclette, l’artiste a remarqué que de nombreuses maisons arborent de petites sculptures à tête de lion en plâtre blanc que les propriétaires ont placé sur les piliers du portail d’entrée, presque comme une sentinelle, voire comme des dieux du foyer, dans tous les cas comme symbole de fierté. Bien que cette pratique remonte à l’époque romaine, les immigrants ont amené à partir des années 1900 ces « lions domestiqués » à New York depuis l’Italie, les Caraïbes et le Moyen-Orient.

Cécile Pitois a également visité Brooklyn College. Là, dans la cour carrée centrale, un petit buste sculpté de Martin Luther King a attiré son attention. Elle a noté la citation de King gravée sur une plaque de bronze à proximité de la sculpture : « Une véritable paix n’est pas l’absence de tensions, mais la présence de la justice. » Cette référence à la notion de tension lui a fait penser aux deux moitiés de Flatbush, qui se distinguent l’une de l’autre tant du point de vue social qu’architectural et qui sont divisées par le campus de Brooklyn College, ainsi qu’aux tensions sociales implicites entre elles deux. D’un côté, dans des immeubles d’appartements et des petites maisons, vit une population majoritairement d’origine caribéenne, dont la plupart vient d’Haïti. De l’autre côté du campus, dans de grandes maisons entourées de petits jardins, vit une population ethniquement plus diverse et plus prospère et parmi laquelle commencent à figurer des gentrificateurs. Afin d’exprimer et d’intégrer les deux parties de ce district, l’artiste a magnifié la forme sculpturale des lions domestiques en une paire de statues. Dans sa conception, le premier lion arbore la citation sur la justice de Martin Luther King, l’autre n’a pas de blason mais en-dessous d’une patte surélevée on peut lire sur un petit panneau « Introuvable ». Tandis que le premier lion affirme un idéal universel de justice selon Cécile Pitois, le second offre aux passants l’occasion de présenter leur propre notion de justice et de réagir aux idées des autres. De cette manière, la sculpture adapte une locution culturelle vernaculaire, une pratique locale, pour créer une dynamique participative autour du rêve collectif de justice sociale.

## Unis par l'eau

Au cours d'un autre voyage de découverte, Cécile Pitois a traversé à vélo Red Hook Houses, un vaste ensemble de logements sociaux constitué de plusieurs immeubles ayant chacun de nombreux étages et construit en 1939 au bord de l'eau pour les travailleurs du port. Lors de la visite de l'artiste, au début des années 2000, le port avait fermé et les premiers habitants avaient déménagé depuis longtemps ou avaient disparu. Bien que ces familles aient été constituées d'immigrants européens de première et de deuxième génération, elles ont été remplacées par des familles hispanophones, originaires pour leur majorité de Puerto Rico et par des Africains-Américains. La ghettoïsation tragique des logements sociaux américains est illustrée par la triple ségrégation de Red Hook Houses, une ségrégation provoquée, en partie, par son emplacement géographique, sa conception architecturale ainsi que par la stigmatisation sociale. Tout d'abord, le quartier de Red Hook dans son ensemble est coupé du reste de Brooklyn par le Brooklyn Queens Expressway, une autoroute construite dans les années 1950. En outre, la quantité importante d'immeubles que compte Red Hook Houses et son isolement du bord de la mer créent une ville de près de 7 000 habitants tournée vers l'intérieur en direction d'un grand espace vert et d'une large promenade intérieure plutôt que vers l'extérieur, vers la mer et le quartier alentour. Troisièmement, les habitants blancs de Red Hook, qui vivent dans de petites maisons individuelles au bord de l'eau, n'ont jamais fréquenté les habitants des logements sociaux car ils les associent à une longue période de criminalité violente, un véritable règne de terreur institué par des trafiquants de drogue et qui a atteint son sommet entre les années 1970 et 1990. Cécile Pitois ne s'est pas inquiétée de la mauvaise réputation de cet habitat social. Se promenant dans cet ensemble et discutant avec ses habitants, elle a découvert qu'un important réseau d'amitié s'était constitué sur la base d'interdépendances que les sociologues qualifient de « capital social ». Tout comme les sociologues écrivant au sujet des « deux visages » des ghettos qui représentent à la fois la répression et la solidarité, l'artiste a décidé de créer une contre-narration à l'image négative de cet ensemble de logements sociaux, laquelle exprimerait les importants liens d'amitié entre les habitants. Le motif visuel d'un enfant espiègle représenterait l'ensemble des enfants de Red Hook Houses, des mères qui s'en occupent et des habitants qui estiment « faire partie d'une grande famille ». *Over Walls* est une oeuvre provocatrice. Elle comporte une fontaine turquoise de plus de 15 mètres de hauteur représentant un garçon urinant dans un bassin. Sur les façades en brique rouge terne des immeubles qui l'entourent, des mots tels que « magiques » ou « amis » sont peints de la même couleur bleu vif. Bien que les Américains risquent d'être offensés par l'acte du garçon, celui-ci nous fait penser à la célèbre statue de « Manneken Pis » qui orne une fontaine de Bruxelles, tandis que le bassin new-yorkais fournit un lieu de rassemblement plaisant pour les habitants du quartier. Associé à l'histoire élaborée par Cécile Pitois, ce projet artistique transforme les dîners familiaux et les gangs d'adolescents des Red Hook Houses en un enfant espiègle qui transgresse les normes sociales d'une manière qui n'est plus dangereuse mais bienveillante.

## L'humain et l'urbain

Cécile Pitois fait preuve d'une rare aptitude à percer la façade anonyme et arrogante de la ville pour y découvrir sa dimension humaine. Elle la décèle dans la solidarité sociale ainsi que dans chaque acte de déviance vis-à-vis des normes. Tout comme dans sa série *Sculptures à Souhait*, en Europe, les histoires new-yorkaises de l'artiste rassemblent et poussent chacun à agir afin de créer un sentiment tangible de communauté. Pour l'art public, cette vision est aussi rare que précieuse.

2013

Sharon Zukin

Professeure de sociologie à Brooklyn College et au Graduate Center of the City University of New York. Elle est l'auteure d'une trilogie consacrée à la ville de New York : *Loft Living* (1989), *The Cultures of Cities* (1995) et *Naked City: The Death and Life of Authentic Urban Places* (2010).